LA *GRANDE GRAMMATICA DI CONSULTAZIONE* ET LE PROJET D'UNE GRAMMAIRE DE L'ANCIEN ITALIEN

LORENZO RENZI

Abstract. In the first part of the presentation, the author gives a short account of how the GGI (*Grande Grammatica Italiana di Consultazione*) has been conceived and realized. The GGI was published in 3 volumes by Il Mulino between 1995 and 1998 (2nd edition 2001), having been edited by the author himself together with Giampaolo Salvi and Anna Cardinaletti and the collaboration of other 49 scholars. The accent is on the essentially generativist inspiration of the grammar, but at the same time he mentions the presence of themes of different origins. The second part of the article is devoted to the presentation of the Italant (Italiano antico) project, which has already reached an advanced stage; it aims at giving a full synchronic description of the morphology and syntax of the 13th and of the beginning of 14th century Florentine. This is the initial stage of the language which would later become Italian. Whenever this work would have been completed, it will form the first part of the diachronic segment ending now with modern Italian, the way it has been described by the GGI. Hopefully in the future someone will take the initiative of carrying out one of the missing parts, in order to reconnect the two stages of the Italian language, the most ancient and the most recent one, which have been described in these two books with similar methodologies.

1. La *Grande Grammatica di consultazione* est un ouvrage en trois volumes (presque 2500 pages au total, y compris préfaces, tables des matières et alphabétiques, etc.). Elle est parue entre 1988 et 1995, et a été réimprimée, après des révisions, en 2001. Il s'agit d'un travail collectif dont les chapitres ont été rédigés par 49 auteurs. Ces chapitres ont été tous révisés par les directeurs de l'oeuvre, M. Giampaolo Salvi et moi-même, et en partie aussi par Anna Cardinaletti. En dépit de cette variété de mains, la grammaire se voulait unitaire, sinon impersonnelle, et il me semble que ce résultat a été atteint, au moins en grande partie.

La *Grande Grammatica* a comblé un vide dans la grammaticographie italienne. L'italien ne possédait pas une grammaire d'une telle envergure depuis longtemps. La tradition de la grammaire italienne avait été très glorieuse à ses débuts, pendant la Renaissance (comme il ressort de la synthèse de Pierre Swiggers dans le *Lexikon der romanistischen Linguistik*, 1er volume, 17. *Geschichte der Grammatiken und Sprachlehren* p. 476-505 [479-482 pour l'italien]), sans aucun doute la plus glorieuse parmi les langues d'Europe, même si la première grammaire

RRL, **LII**, *4*, p. 469–478, Bucureşti, 2007

BDD-A275 © 2007 Editura Academiei
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.108 (2026-11-18 00:49:38 UTC)

imprimée d'une langue romane a été celle de Nebrija pour l'espagnol (1492), et même si le français se préparait bientôt à prendre la première place. Après le Cinquecento, la tradition grammaticographique italienne s'affaiblit progressivement, jusqu'à ne produire que peu de choses au XIX^e^ siècle, et presque rien du tout au XX^e^. Telle était la situation à la fin des années 80, quand plusieurs grammaires importantes ont été publiées en Italie et à l'étranger. Je vois la cause principale de cette stérilité dans l'orientation strictement historique de la linguistique italienne au XIX^e^ siècle, une orientation en harmonie d'ailleurs avec celle qui dominait l'Europe entière et ne favorisait pas la production d'études ni de grammaires « synchroniques ». Encore plus défavorable était la vague néo-idéaliste qui avait été très forte en Italie, patrie de Benedetto Croce, dans la première moitié du XX^e^. Dans le système théorique de ce protagoniste de la pensée italienne, la grammaire n'avait pas de place, pas plus que la grammaire historique et la philologie, d'ailleurs. Croce n'admettait de réserver à la grammaire que la modeste place d'instrument d'école. Pas de quoi s'émerveiller si aucun savant de valeur ne se mit à l'oeuvre pour écrire une grammaire. Vers les années 60 les meilleures grammaires italiennes avaient été écrites, en italien, à l'étranger : celle de Regula-Jernej (*Grammatica italiana descrittiva su basi storiche e psicologiche*, Berne et Munich, Francke, 1965) dont le premier auteur était autrichien, le deuxième yougoslave, croate, puis celle de Miklos Fogarasi, hongrois (*Grammatica italiana,* Budapest 1969 ; 2^e^ éd. Rome, Bulzoni, 1983), à côté des grammaires écrites par des Italiens comme celle de Goidanich (1918, réimprimée en 1962), et de Battaglia et Pernicone (1954).

Vers les années 60, en revanche, suite aux puissantes influences des orientations nouvelles qui venaient d'Europe et d'Amérique, la situation changea de façon radicale. Tout à coup, écrire une grammaire est devenu ni plus ni moins qu'accepter le défi de Saussure et tâcher d'esquisser le système de la langue (d'une langue) en synchronie. C'était un pari intellectuel riche d'attraction. Ce pari a été accepté par le groupe qui a travaillé à la préparation de la *Grande Grammatica*. Ce que nous cherchions à faire, en Italie, c'était aussi ce que beaucoup d'italianisants ont tâché de faire à la même époque à l'étranger. En effet, plus au moins dans la même période, beaucoup de grammaires de l'italien sont parues à l'étranger: Spore (en 1975 déjà) et Bach et Schmitt Jensen (1990) au Danemark, Schwarze (1988, 2^e^ édition en 1995) en Allemagne, ainsi que d'autres oeuvres plus synthétiques comme Carrera Diaz (1984) en Espagne, ou l'excellente *La lingua italiana* de Laura et Giulio Lepschy parue en Angleterre en 1977 (en italien en 1982, mais ce n'est pas seulement une grammaire, et en tant que grammaire de l'italien elle n'est pas complète). Les monographies grammaticales de Jacqueline Brunet, dont le premier fascicule date de 1978, continuent à paraître à Paris-Vincennes jusqu'à aujourd'hui (le dernier volume, le quinzième, est paru en 2006) : ces fascicules composeront un jour, quand le travail sera achevé, une grammaire complète de l'italien élaborée selon une méthode originale. Il est fort dommage que la circulation de cet ouvrage soit si limitée.

BDD-A275 © 2007 Editura Academiei
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.108 (2026-11-18 00:49:38 UTC)

Après la parution de la *Grande Grammatica*, deux de ses auteurs les plus importants, Giampaolo Salvi et Laura Vanelli, ont publié en Italie la *Grammatica essenziale di riferimento della lingua italiana* (Novara-Firenze, De Agostini-Le Monnier, 1992) et *Nuova Grammatica Italiana* (Bologna, Il Mulino, 2004), deux ouvrages de référence consacrés à la description systématique de l'italien.

2. Pour en venir aux détails de la *Grande Grammatica*, quand le projet d'écrire une grande grammaire de l'italien a été conçu, le groupe qui l'avait initié était composé de jeunes chercheurs en partie universitaires, en partie encore à leurs débuts : boursiers, enseignants d'école, personnes sans emplois... On était jeune, moi-même j'avais 34 ans, et j'étais le plus âgé de tous. Les futurs auteurs provenaient des quatre coins de l'Italie, voire de l'étranger. C'était l'année 1975. Un grand mouvement de renouvellement de la linguistique avançait par vagues successives. A cette époque, l'attraction pour la linguistique structurale, qui avait été forte dans les années 60 et au début des années 70, avait cédé la place à la grammaire générative. Parmi les noms des collaborateurs de notre *Grammatica* on trouve Guglielmo Cinque et Luigi Rizzi, qui avaient étudié à l'MIT de Cambridge Mass., sous la direction de Noam Chomsky, et qui sont maintenant parmi les représentants les plus importants de la grammaire générative internationale. Giampaolo Salvi, suisse italien qui avait étudié à Padoue et qui enseigne maintenant à Budapest, et Paola Benincà, qui ont joué un rôle considérable dans la constitution de la *Grammatica*, sont, eux aussi, des génératives. D'autres collaborateurs le sont moins, ils occupent souvent des positions de compromis. C'est mon cas, parmi d'autres.

À ce temps là, la sociolinguistique et la linguistique du texte s'imposaient elles aussi, mais ont laissé des traces plus faibles dans la *Grande Grammatica*. Toutefois la *Grande Grammatica* traite aussi des unités plus larges que la phrase, ce qui montre l'influence évidente de la linguistique du texte. Plus importante sera l'influence de quelques parties de la philosophie du langage d'origine anglaise et américaine, pratiquement inconnue avant en Italie (et, en général, dans l'Europe continentale). On y reviendra.

Le travail de préparation de l'ouvrage avait commencé en 1975... et il s'est prolongé durant presque vingt ans! En effet, le projet d'un ouvrage semblable avait été fait dans un esprit de spontanéisme propre à ces années. Si '68 a été en France surtout un mois, le dramatique mois de mai, en Italie le mouvement de '68 dura des années! En Italie, en 1975 ... on était encore en plein '68, ou presque. Il y avait encore des grèves et des „occupations" dans les universités. L'année où les manifestations les plus graves, y compris le terrorisme, ont cessé, a été '77. Une certaine anarchie a duré, pourtant, encore longtemps, et d'autres mouvements d'étudiants ont continué d'affecter la vie universitaire. Par un paradoxe bien compréhensible, toutefois, cette période d'anarchie n'a pas été toujours défavorable à la recherche: les chercheurs jouissaient de beaucoup de temps libre à leur

BDD-A275 © 2007 Editura Academiei
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.108 (2026-11-18 00:49:38 UTC)

disposition, la liberté pour les jeunes de suivre de nouvelles voies était presque absolue, une certaine inspiration « de gauche » favorisait les initiatives collectives et l'esprit d'équipe. Je ne veux pas dire que tout allait bien, mais seulement que tout n'allait pas si mal que l'on aurait pu imaginer de l'extérieur.

À ses débuts, la *Grande Grammatica* n'avait pas de directeur, personne ne s'était préoccupé de chercher des subventions. On se retrouvait périodiquement par ci par là en Italie, en logeant les uns chez les autres ou dans les hôtels les plus bon marché. La table des matières a été dressée, si je me rappelle bien, pendant peu d'heures par Luigi Rizzi, dans les jardins de l'Accademia della Crusca à Florence, où se déroulait l'une des séances de notre groupe, sous l'oeil bienveillant du Président Giovanni Nencioni. Comme on peut le constater, les meilleures institutions nous ouvraient leurs portes, beaucoup de linguistes plus âgés considéraient notre initiative avec intérêt et sympathie. Moi-même, d'ailleurs, j'étais devenu très tôt professeur titulaire. Comme moi, d'autres firent carrière très vite dans une université qui se transformait rapidement en institution de masse. Ce qui n'allait pas, c'était le projet. Après quelques années, une bonne partie des collaborateurs n'avaient écrit même pas une ligne. À un moment donné, on a décidé de les substituer petit à petit par d'autres, au fur et à mesure qu'on perdait l'espoir qu'ils préparent leur contribution. Celui qui avait eu l'idée le premier, Francesco Antinucci, s'en est allé après quelques années, ayant perdu tout intérêt pour sa propre création. Lui-même n'avait pas écrit une seule ligne. Presque une dizaine d'années ont été perdues ainsi, quand on décida de ne plus se réunir mais de tâcher d'écrire vraiment chacun son chapitre. C'est à ce moment que je suis devenu le directeur du projet. À mes côtés, à partir du deuxième volume, Giampaolo Salvi. Anna Cardinaletti, juste après sa *laurea* soutenue avec Guglielmo Cinque à Venise, est devenue la rédactrice de l'ouvrage. Une équipe avait vu le jour: elle a fonctionné jusqu'à la fin de l'oeuvre, sept ans après la parution du premier volume : 1988–1995. De modestes subventions avaient été obtenues auprès du Consiglio Nazionale delle Recherche (CNR) et l'Université de Padoue. Une fois terminé le premier volume, un grand éditeur, il Mulino de Bologne, a tout de suite accepté de publier notre *Grammatica*, ne se souciant aucunement de la quantité impressionnante des pages. Au moment de la parution du premier volume, le succès auprès de la critique fut immédiat : Giulio Lepschy (1989) écrit que la *Grande Grammatica* représentait une « pietra miliare » dans l'étude de la grammaire de l'italien. D'autres linguistes italiens connus ont donné leur avis d'une façon tout autant favorable.

Après une période si longue de sécheresse, il est arrivé qu'une autre grammaire de l'italien, riche et détaillée, ait vu la lumière, presque en même temps que le premier volume de la nôtre: la *Grammatica italiana. Italiano comune e la lingua letteraria* de Luca Serianni avec la collaboration d'Alberto Castelvecchi (Torino, Utet, 1988). Et c'est ainsi que plusieurs linguistes ont pensé comparer les deux ouvrages. La nôtre était « moderne », ultramoderne peut-être. La *Grammatica*

BDD-A275 © 2007 Editura Academiei
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.108 (2026-11-18 00:49:38 UTC)

de Serianni était une grammaire traditionnelle, refusant toute problématique moderne, comme l'auteur, un excellent historien de la langue italienne, très jeune lui aussi à ce moment, le déclarait ouvertement. La *Grammaire* de Serianni fut rééditée plusieurs fois sous des formes différentes qui lui ont permis d'atteindre un public de plus en plus vaste. Par contre, le succès auprès du publique de notre *Grammatica* a été plus réduit, et la vente de ses gros volumes demeura assez modeste. Le grand succès de vente était celui de la grammaire de Serianni. Des préférences pour la grammaire de Serianni par rapport à la nôtre n'ont pas manqué chez des linguistes non plus, mais la plupart des censeurs n'ont pas pris parti et ont déclaré sagement que deux grammaires étaient mieux qu'une. En tout cas, la comparaison entre les deux grammaires, Serianni et Renzi, devint un *topos*, fastidieux parfois, auquel peu de critiques ont échappé. La parution de deux grammaires de l'italien en même temps avait été un événement dans le milieu des romanistes. Et pendant cette période, comme je l'ai déjà dit, d'autres grammaires italiennes étaient parues en Europe. Un congrès fut organisé à ce sujet en Allemagne, à Tübingen, où le premier volume de la *Grande Grammatica* fut présenté par une des collaboratrices de l'ouvrage, Patrizia Cordin, et discuté très favorablement par le linguiste allemand Jörn Albrecht (*Le nuove grammatiche italiane* a cura di Edgar Radtke, Tübingen, 1988).

3. Le moment est venu de dire quel est le background théorique de cette oeuvre, quels ouvrages ont été pris comme modèles, quel était le but de l'oeuvre.

L'idée directrice était celle de décrire de façon systématique la langue italienne suivant les principes de la grammaire générative. Toutefois, on avait pensé d'éviter les formules de la grammaire générative et son jargon scientifique. On avait remarqué que, tandis que les linguistes qui faisaient des conférences de grammaire générative employaient un vocabulaire d'initiés, les discussions dans les coulisses se passaient dans le langage de la grammaire apprise à l'école, on n'y parlait que de sujet, de prédicat, de nom, d'adjectif, etc. etc. : des mots familiers à tout le monde. Et comme beaucoup d'entre nous s'intéressaient alors aux problèmes de l'enseignement et à la coopération entre l'académie et l'école, on a pensé qu'on pourrait réformer la grammaire scolaire. Ce propos était d'autant plus urgent qu'il y avait alors une autre tendance, « révolutionnaire » (on retrouve là les oppositions conceptuelles et linguistiques de '68 !) qui pensait à abolir totalement la grammaire (à ce que je sache, l'enseignement de la grammaire à l'école a été effectivement aboli pour une certaine période en Angleterre, et, si je suis bien renseigné, aux Pays Bas). Pour empêcher que la grammaire scolaire fût abolie, on pensait qu'on ne pouvait pas la préserver telle quelle, mais qu'il fallait la réformer. Mais pour la réformer, il fallait avant tout en construire une nouvelle. C'est ce qu'on a fait.

C'est de cette façon qu'on a créé la seule grammaire systématique d'une langue inspirée, jusqu'ici, par la grammaire générative. Celle-ci, bien qu'elle soit vouée à la recherche des principes universels, fait souvent les frais,

BDD-A275 © 2007 Editura Academiei
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.108 (2026-11-18 00:49:38 UTC)

paradoxalement, d'un certain atomisme, traitant des faits linguistiques de façon approfondie mais sans se proposer de donner des tableaux systématiques des phénomènes. Parfois des articles entiers ne s'occupent que de très peu d'exemples, souvent tirés de langues différentes.

J'ai dit qu'on avait décidé de n'employer que la terminologie traditionnelle, sauf les innovations terminologiques qui s'avéraient absolument nécessaires. Ce dernier cas a été plus fréquent qu'on ne le croyait, mais la décision était raisonnable et fut respectée. La terminologie de la *Grande Grammatica* apparaît ainsi moins ésotérique que celle de nombreuses grammaires et de la grande parties des études de linguistique éditées dans la même période. On a adopté tout de même quelques termes peu ou pas employés dans la tradition grammaticale classique, comme par ex.: *syntagme*, forme (usage) *marqué(e)* ou *non marqué(e), deïxis* et *déictique*, *agent* et *agentif*, *antécédent*, *coréférence*, *argument* et *valence* (d'un verbe, d'un adjectif), *circonstanciel*, *dislocation (à gauche, à droit*e), *focus* et *focalisation*, etc. etc. Il s'agit pour la plupart de termes empruntés au latin et au grec mais qui ont pris leur sens linguistique actuel à la grammaire générative ou à d'autres écoles linguistiques, surtout américaines. En tout cas, en feuilletant la table des matières de la *Grande Grammatica*, j'ai la satisfaction de voir que le propos initial a été maintenu: les termes traditionnels sont bien plus nombreux que ceux qui ont été empruntés aux courants modernes, et aucun terme nouveau n'a été utilisé s'il y en avait à la disposition un de traditionnel.

Mais il y a des innovations qui ne tiennent pas du lexique employé. Elles sont nombreuses, et elles fourmillent dans chaque page de la *Grande Grammatica*. Une des plus importantes concerne l'ordre de la matière. Coupant avec toute tradition, on a voulu partir des unités majeures (la phrase, puis le syntagme) pour aller vers les unités mineures. Ainsi se fait-t-il que le premier chapitre soit consacré à la phrase, puis les syntagmes, nominal et verbal, comme dans l' «arbre» bien connu de Chomsky :

Phrase > Groupe Nominal + Groupe Verbal

(En anglais, Sentence > NP + VP).

Le syntagme nominal est traité avant le nom, l'article et les quantificateurs, l'adjectif etc. qui le composent; le syntagme verbal précède le verbe (avec les temps et l'aspect), l'accord, la négation, etc. Dans ce nouvel édifice, il est facile de se perdre comme dans un labyrinthe, mais une table alphabétique détaillée, placée à la fin du troisième volume, aide le lecteur à trouver ce qu'il cherche.

On ne trouve pas dans la *Grammatica* ce qu'il n'y a pas : on avait prévu de consacrer un chapitre à l'intonation, mais on a dû y renoncer parce que les auteurs qui devaient le faire ne l'ont jamais écrit, et parce que, cette fois-ci, on n'avait pas de spécialistes de secours. Pour ce qui en est de la phonologie, on n'a jamais trouvé quelqu'un qui se soit dit prêt à l'écrire. Quant à la morphologie, on n'a même pas osé chercher des collaborateurs, sauf pour la formation des mots, qui constitue le dernier chapitre de l'ouvrage, écrit par Sergio Scalise. La morphologie flexionnelle

BDD-A275 © 2007 Editura Academiei
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.108 (2026-11-18 00:49:38 UTC)

(celle qui traite, par ex., des formes verbales ou de la variation entre singulier et pluriel, etc.) avait été mise à l'écart par la grammaire générative, et nous n'avons pas trouvé de spécialiste sur le marché.

S'il est vrai que quelque chose manque, en revanche on y trouve des sujets que l'on ne s'attendrait peut-être pas de trouver, comme les « actes linguistiques », dans le sens d'Austin (*Quand dire c'est faire*) et de Searle, mais aussi les particules et leur valeur pragmatique. Dès les premiers chapitres du 1er volume d'ailleurs, l'ordre des mots dans la phrase est mis en rapport avec la progression de l'information (depuis ce qui est connu vers ce qui est nouveau), selon la perspective ouverte par l'école de Prague et poursuivie par A. K. Halliday. Les linguistes d'orientation générative les plus orthodoxes n'admettent pas, en général, de croisement entre la syntaxe et la pragmatique.

Par l'absence de la phonologie et d'une partie de la morphologie, la *Grande Grammatica* est donc surtout une syntaxe, ce qui est d'ailleurs l'un des sens possibles du mot grammaire. Mais, comme je viens de le dire, notre grammaire prend aussi en considération la dimension pragmatique de la langue : ordre des mots, deïxis, deïxis social, actes linguistiques et leurs reflets syntaxiques. L'adoption du schéma actantiel de Lucien Tesnière a été favorisée par sa rencontre avec le concept de « rôle thématique » développé par la grammaire générative.

On peut parler de caractère éclectique de la *Grande Grammatica*. Cela n'a pas été un problème pour les génératives italiens (plus tolérants j'imagine que ceux d'autres pays), comme on le voit notamment du fait que quelques-uns se sont mis volontiers au travail sur la *Grammaire de l'ancien italien*, dont je parlerai bientôt. En revanche, il est probable que le projet d'influencer la linguistique italienne jusque dans les institutions scolaires n'ait pas atteint son objectif. Comme je le disais déjà dans la préface au premier volume, lire la *Grande Grammatica* n'est pas simple. Les auteurs et surtout les rédacteurs ont fait un grand effort pour éclaircir les concepts nouveaux ainsi que l'emploi des termes techniques. Ils ont réécrit souvent d'un bout à l'autre les textes originaux pour les rendre plus compréhensibles. Toutefois suivre l'exposition détaillée de la description d'un phénomène linguistique présuppose une formation linguistique adéquate. Or, la grande partie des lecteurs (j'entend par là des gens pourtant cultivés) n'ont pas cette formation, ni la *forma mentis* nécessaire pour suivre ce genre de texte. Aussi la *Grande Grammatica* est-elle devenue surtout un livre idéal, peut être *le* livre idéal pour les séminaires universitaires de linguistique italienne, en Italie et à l'étranger. Que notre grammaire puisse devenir une source de renouvellement pour la grammaire scolaire est resté un rêve. Mais elle a influencé, en revanche, dans une certaine mesure, l'essor et l'élaboration de quelques grandes grammaires des langues d'Europe, notamment la *Gramática descriptiva de la lengua española* dirigée par I. Bosque et V. Demonte (Madrid, Espasa, 3 volumes, 1999), la *Gramàtica del català contemporani* par J. Solà, M.-R. Llorei, J. Mascarò et M. Pérez Soldanya (Barcelona, Empuries, 2002, 3 volumes) et, tout récemment, la

BDD-A275 © 2007 Editura Academiei
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.108 (2026-11-18 00:49:38 UTC)

Gramatica limbii române de l'Académie roumaine, qui est présentée par Marina Sala lors de ce Colloque. C'est ce qui me rend particulièrement heureux.

4. Une fois la *Grande Grammatica* achevée, on a conçu l'idée de réaliser, plus ou moins dans le même esprit et avec les mêmes méthodes de l'oeuvre précédente, une grammaire de l'ancien italien. Il s'agissait, encore une fois, d'écrire une grammaire synchronique. Je dis bien synchronique, non pas diachronique, même s'il s'agit de l'ancien italien. Cette fois-ci, le projet, le projet *Italant* (de « italiano antico ») comme on l'a nommé, n'avait aucun précédent en ce qui concerne l'italien.

Toutefois, comme j'enseigne dans mon Université depuis longtemps la philologie romane, qui s'occupe en Italie des langues et des littératures romanes au Moyen Age, j'avais bien présent à l'esprit le travail classique d'un grand savant français consacré à l'ancien français, *La petite syntaxe de l'ancien français* de Lucien Foulet (1919, plusieurs fois rééditée jusqu'à l'année 2000 ; l'adjectif « petit » ne devrait pas cacher le fait qu'il s'agit d'un livre de presque 400 pages). Il s'agissait d'une description *synchronique* d'un état de langue, le français à la fin du XII^{e} siècle jusqu'au début du XIII^{e}, reposant sur une vingtaine d'œuvres littéraires. La plupart des grammaires de l'ancien français et du provençal, toutefois, sont conçues comme des grammaires historiques, axées surtout sur la phonétique et la morphologie.

L'italien, lui aussi, possède une quantité de grammaires historiques portant surtout sur la phonétique et la morphologie. Après Meyer-Lübke, *Grammatica storica della lingua italiana e dei dialetti toscani* (oeuvre traduite et mise au point par Matteo Bartoli et Giacomo Braun, Torino, Loescher, 1901, rééditée au moins jusqu'en 1964), deux d'entre elles remontent à la moitié du XX^{e} siècle : l'oeuvre classique de Gerhard Rohlfs (en allemand, 1949-54 ; traduction italienne, 1966-1969) et celle de Pavao Tekavčić (1972). L'ouvrage de Maiden est plus récent (1995, traduction italienne, 1998), le seul volume de Castellani est paru en 2000. Mais le tableau le plus riche et le plus intéressant concernant l'italien ancien est le long chapitre de l'*Enciclopedia dantesca* (1978) consacré à la langue de Dante, mais aussi, de façon plus générale, au florentin du XIII^{e}–XIV^{e} siècles. C'est une œuvre collective à laquelle a contribué une équipe de chercheurs affirmés comme Riccardo Ambrosini, Franca Brambilla Ageno et d'autres. Dans cette oeuvre déjà la perspective était plutôt descriptive qu'historique.

Quant à nous, dans notre projet on visait à donner pour la langue de Dante et de ses devanciers le correspondant de ce qu'avait été la *Grande Grammatica* pour l'italien contemporain. Directeurs du projet, Giampaolo Salvi et moi-même. Parmi les collaborateurs, plusieurs avaient travaillé à la *Grande Grammatica* (Paola Benincà, Laura Vanelli, Alessandra Giorgi, Giuliana Giusti, Anna Cardinaletti, Guglielmo Cinque, Marco Mazzoleni, Adriana Belletti). Cette grammaire de l'ancien italien comprendra non seulement la syntaxe, mais aussi la morphologie et la phonologie (dans l'ordre, de haut en bas !).

BDD-A275 © 2007 Editura Academiei
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.108 (2026-11-18 00:49:38 UTC)

L'idée principale est de concevoir l'italien du Duecento comme une langue réelle, soumise aux contraintes de *grammaticalité* ou *agrammaticalité* tout comme l'italien contemporain ... et comme toute autre langue réelle, vivante ou « morte ». Lucien Foulet, lui, ne connaissant pas les postulats de la grammaire générative, avait tout de même affirmé, par ex., que l'ordre des mots Complément – Sujet – Verbe n'est pas seulement « rare », mais il « viole une des règles les plus solidement établies de la syntaxe de l'ancien français » (§ 53).

Certes, en ce qui concerne les langues mortes, ou les phases anciennes des langues modernes, les jugements de grammaticalité ou agrammaticalité ne peuvent plus être atteints directement de leur source la plus directe, l' « intuition » de celui qui parle la langue en question. Toutefois, tout philologue cultivant une langue ancienne sait qu'il arrivera tôt ou tard à atteindre une bonne « compétence » de la langue qu'il cultive. C'est en nous fondant sur ce principe, que nous insistons sur le fait que la description de l'ancien italien que nous comptons offrir au lecteur dans l'imminente *Grammatica dell'italiano antico* ne devra pas être une simple liste de ce qu'on a « trouvé » dans les anciens textes, mais la reconstitution à travers les exemples de la compétence que nos ancêtres les florentins avaient de leur langue.

Les données dont nous nous sommes servis se trouvent dans la *base de connaissances* (*data base*) « Opera del vocabolario italiano » (*OVI*), qui permet l'accès à une grande quantité de textes écrits en Italie entre le début de l'écriture en langue vulgaire (vers 1230) et la fin du XIV^{e} s. dans l'une des variétés vulgaires qui y étaient écrites. Visant, encore une fois, à une description synchronique, nous ne prenons en considération que la variété florentine, qui est le fondement de l'italien contemporain, comme la langue de l'Ile de France l'est du français. Le florentin est représenté dans le corpus par 456 textes (certains textes comprenant peu de lignes, d'autres constituant des livres entiers). En plus, la période est limitée à celle qui est comprise entre les premières décennies du XIII^{e} et le début du XIV^{e} siècles. Les textes postérieurs présentent souvent des changements dans les formes et dans la structure assez significatifs, tandis que la période 1250–1300 est linguistiquement assez stable pour permettre une description synchronique.

Je précise que lorsque je parle de description synchronique je ne veux aucunement exclure certaines oscillations : il est normal que deux ou plusieurs formes ou constructions se trouvent en concurrence dans un état de langue. C'est la normalité dans les langues modernes (l'italien moderne emploie par ex. *egli* et *lui* comme pronom sujet de la troisième personne, dans le style le plus élevé et respectivement dans le style courant). La présence des formes concurrentes était certainement normale dans les langues anciennes aussi. Dans certains cas, cette alternance des formes ne fait que préparer le changement linguistique. Par ex., pour la même troisième personne, au pluriel, on avait aussi bien le masc. *elli* et le fém. *elle*, on a eu après soit *elli*, *elle* que *loro*, maintenant on n'a que *loro*. La diachronie, comme le soutenaient déjà les membres du Cercle de Prague, est enracinée au coeur même de la synchronie. C'est ainsi que plusieurs formes et

BDD-A275 © 2007 Editura Academiei
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.108 (2026-11-18 00:49:38 UTC)

phénomènes de l'ancien italien avaient été déjà examinés dans la *Grande Grammatica* en tant qu'archaïsmes.

Le projet *Italant* a démarré il y a presque dix ans. Il est aujourd'hui en grande partie réalisé. Plusieurs chapitres, ou parties de chapitres, ont été publiés sous une forme provisoire dans des revues, ce qui s'était passé aussi pour la *Grande Grammatica*. On a joui de bons financements de la part du Conseil des recherches, du Ministère de l'Université et de la Recherche au début du projet, mais on a des difficultés maintenant, dans la phase conclusive, juste au moment où un soutien financier serait indispensable.

À mon avis, l'intérêt scientifique de ce projet est double.

Primo, montrer que l'italien ancien fonctionnait suivant des règles propres à lui, qu'il n'était nullement une sorte d'italien moderne retouché par-ci par-là, comme on le pense souvent. Depuis longtemps, Paola Benincà a montré que les langues romanes médiévales, notamment l'ancien français et l'ancien italien, avaient une structure fondamentale semblable, caractérisée par le verbe en seconde position suivit du sujet, à condition que celui-ci ne dépasse pas le verbe en se plaçant, comme on le dit, à sa gauche. C'est le genre défini aujourd'hui comme *Verb Second*, une structure de phrase différente de celle de l'italien et du français modernes. Mme Benincà désormais est en train de perfectionner son hypothèse pour le premier chapitre d'*Italant*. Ce manuel contiendra, donc, des explications nouvelles et hardies, qui vont secouer, on peut en être sûr, beaucoup d'idées reçues.

Secundo, ce livre à venir et la *Grande Grammatica* constituent, pris ensemble, le début et la fin d'un parcours historique conçu comme une somme de tranches synchroniques. Bien sûr, il faudrait aussi décrire au moins quelques-unes des tranches intermédiaires, l'italien du Trecento, celui du Cinquecento, au moins. À partir du Cinquecento, il faudrait aborder aussi les problèmes délicats d'une langue littéraire dont la distance par rapport à la langue parlée était énorme, voire d'une langue qui n'était qu'écrite. Ces perspectives, toutefois, ne sont pas de l'ordre du réalisable, non dans mon cas, au moins. *Ars longa, vita brevis*. Si quelqu'un voudra reprendre à l'avenir la perspective de recherche que nous avons présentée ici, ce qui n'est pas du tout sûr, il la transformera suivant sa préférence.

BDD-A275 © 2007 Editura Academiei
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.108 (2026-11-18 00:49:38 UTC)